

LE RECIT MEDIATIQUE DU SIDA OU LA GESTION JOURNALISTIQUE DE L'EVENEMENT DE LA TRANSCENDANCE AU SCOOP?

Benoît Grevisse¹

La question du rôle (joué, supposé, représenté, souhaité) de la presse dans la médiatisation du sida se pose de diverses manières. Les études consacrées à ce sujet restent, à ce jour, curieusement peu nombreuses.

Nous proposons, en préalable à notre réflexion et sous une forme nécessairement elliptique, les grands axes de ces recherches :

I. L'approche quantitative ou le procès des journalistes : les médias ont-ils abandonné le sida après en avoir exploité toutes les facettes ? C'est la thèse que défend Nicolas Mauriac.

Les sidéens et les séropositifs sont entrés dans un temps immobile. Un temps mort, pas une mi-temps. Fin d'un cycle médiatique par épuisement (...). D'ailleurs, il ne reste plus rien à dire ou à filmer. Les scènes de l'espoir, du combat et de l'agonie ont déjà été projetées. La chair est triste hélas... Point mort. Le discours médiatique sur le sida traverse, faute de nouvelles perspectives, une période de stagnation. (...)

La surexposition conduit toujours à l'aveuglement. 1987, cinq quotidiens (*La Croix, Le Figaro, L'Humanité, Libération, Le Monde*) établissent un record en publiant 1136 articles sur le sida, presque quatre fois plus que le score de 1986 ou de 1985. Le point critique de la sensibilité est atteint, il ne reste plus que la routine. Les chiffres ne pèsent plus le même poids car l'abondance finit toujours par ronger la valeur. Il ne suffit plus de porter le VIH pour faire le poids médiatique... Aujourd'hui, la gestion médiatique de l'épidémie ressemble de plus en plus à la chronique d'une mort acceptée et banalisée. Il ne reste rien, ou si peu, de l'indignation des premiers temps. Glissement de l'idéalisme de la puissance et du pouvoir vers le fatalisme de l'impuissance. Le discours médiatique évoluerait-il comme l'être humain? Perdrat-il sa capacité de révolte et sa volonté d'action en vieillissant? Qui sait².

¹Assistant à l'Observatoire du Récit Médiatique du Département de communication de l'Université catholique de Louvain.

² N. MAURIAC, *Le mal entendu. Le sida et les médias*, Paris, Plon, 1990, pp. 167 et suiv.

II. L'approche mythologique ou le procès des médias : En aval de la pratique journalistique, la nature des médias serait-elle de construire des mythes? Tout discours journalistique n'est-il pas "contaminé" par la dimension mythique du "fléau"?

Les maladies, transmissibles ou non, sont des proies mythologiques élémentaires. (...) jouer le SIDA en vedette number one, c'était miser sur les vieux réflexes moyenâgeux de quarantaine, parier sur l'atavisme des consciences modernes : mais tabler sur la peur millénariste, l'assimilation juif-noir-homosexuel, l'omniprésence du sexuel, le grand fantasme épidémique (...)

Seule la psychanalyse des journaux pourrait nous guérir des SIDAS qui nous guettent. On renverra le lecteur à l'intrigue principale de Sophocle dans Oedipe Roi. (...) Tel est l'aveuglement de la presse qui vivra dans cette affaire son complexe d'Œdipe. En faisant appel aux oracles et en désignant hâtivement le coupable, elle fait son propre procès. Le SIDA, c'est elle, la presse aux pieds enflés (Œdipe), trop bien nommée.

Il n'y a pas de définition mieux choisie : le SIDA (Syndrome d'Immuno-Déficiences Acquises) de la presse fait perdre au lecteur toutes les défenses naturelles de l'organisme contre les agents extérieurs (...) Le SIDA s'attrape aussi par les yeux, par la lecture, par le regard du journaliste, comme dans l'imaginaire le plus archaïque des contagions du Moyen Age...³

III. L'approche déontologique ou le journalisme de vulgarisation scientifique :

A notre connaissance, ce champ d'investigation demeure inexploré excepté dans une logique de "casus". On peut difficilement ignorer la responsabilité déontologique du journaliste. Au-delà d'une maîtrise incomplète de connaissances extrêmement spécialisées, le journaliste doit-il assumer un rôle de prévention? Bien que l'ouvrage auquel nous empruntons cette citation ne concerne en rien le sida, le procès que fait Quéré aux médias illustre la complexité de ce débat.

L'information est une science-fiction. Non pas au sens habituel de cette expression, qui désigne des œuvres d'imagination scientifique décrivant un état futur du monde. Mais en ceci que lui est sous-jacente une structure mixte, combinant ces deux composantes fondamentales : science et fiction, constat et simulation, relevé de faits et récits. C'est ce qui la distingue de la narrativité orale des sociétés traditionnelles qui est faite d'histoires familiales ou locales, de gestes coutumières ou professionnelles, de récitations de chemins et de paysages... Le discours informationnel véhiculé par les médias (tend) de plus en plus à s'autoriser

³ O. POIVRE D'ARVOR, *Les dieux du jour. Essai sur quelques mythologies contemporaines*, Paris, Denoël, coll. L'Infini, pp. 75-87.

par une représentation de sa scientificité : la citation des experts se substitue à celle de la voix du sujet fondateur⁴.

IV. L'approche narratologique ou les médias comme lieu de partage de nos peurs : Dans une perspective évolutive, les médias en métissant un langage objectif, scientifique, préventif et des récits individuels, émotifs construirait-il un lieu d'exorcisme de notre peur du sida?

... le discours médiatique ne nous semble pas avoir «abandonné» le sida, pas plus qu'il n'en a exploité toutes les facettes. Sans doute, après certaines outrances, le retrouve-t-il par des chemins détournés, parfois insoupçonnés des journalistes eux-mêmes.

Au contraire d'un temps immobile, cette constante recherche d'équilibre entre sécurité et sûreté dessine un temps de mouvement, de mutation dans lequel le héros déchu peut devenir une légende admirée. Entre crainte et «rassurance», cette lecture nous laisse apparaître un récit médiatique dense et symbolique, marqué d'une peur multiple ancrée dans nos croyances scientifiques et religieuses, nos vies quotidiennes et nos espoirs⁵.

1. Approche textuelle

Nous proposons ici quelques réflexions qui sont le fruit d'un travail en cours. Depuis plusieurs années, nous nous intéressons au récit médiatique du sida dans une approche textuelle. L'importante production médiatique sur ce sujet nous semble, en ce sens, être un des lieux importants de la constitution de notre identité narrative de cette fin de siècle. De manière complémentaire, nous menons une observation au sein d'une rédaction d'un quotidien de presse écrite, accompagnée d'une analyse de récits de pratiques journalistiques. La logique que nous ébauchons ici, consiste à confronter une analyse de narratologie textuelle à l'analyse de récit de pratiques. Dans une optique de narratologie médiatique, il s'agit de dépasser les analyses de récits définis pour se placer dans une dynamique mimétique créatrice d'identité, telle que l'évoque Ricœur⁶.

⁴ L. QUERE, *Des miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier Montaigne, 1982, p. 157 et suiv.

⁵ B. GREVISSE, *L'épidémie médiatique*, in M. LITS (coord.), *La Peur, la mort et les médias*, Bruxelles, Vie Ouvrière, 1993, pp. 31-44.

⁶ Paul RICŒUR, *Temps et récit*, Paris, Seuil, coll. «L'ordre philosophique», t.1, 1983, t.2, *La configuration du temps dans le récit de fiction*, 1984, t.3 *Le temps raconté*, 1985.

Nous proposons ici de retenir, dans un premier temps, quelques éléments d'une analyse que nous avons réalisée sur un corpus de presse écrite franco-belge couvrant seize mois de production médiatique⁷.

Un premier parcours d'approche de la presse écrite grand public attire immanquablement l'attention du lecteur sur un double discours. D'une part la réalité scientifique du sida constitue un discours médiatique : les spécialistes sont largement interrogés, les données statistiques font régulièrement les gros titres et la prévention occupe une large proportion de la production journalistique dans le domaine du sida. D'autre part, pour prendre corps, pour s'incarner parfois douloureusement, le sida passe par la narration : l'histoire de la vocation du chercheur, le témoignage d'un séropositif sorti de l'anonymat ou issu du star-system, la polémique provoquée par une publicité exhibant un sidéen mourant... Ces deux versants de la production médiatique sont souvent intimement liés, comme ils le sont dans la vie. La difficile différenciation des aspects commerciaux ou simplement spectaculaires des médias et de la cause scientifique a déjà fait l'objet de critiques virulentes⁸. Nous avons préféré nous interroger sur le sens de ce double discours, non pas tant du point de vue des instances énonciatrices que de celui du type de crainte ainsi exprimée, représentée, partagée. Nous ne nous sommes pas demandé qui parlait, et à partir de quel statut il le faisait, mais nous avons tenté de lire dans ces récits de peur quelle assurance était affirmée, confirmée ou menacée.

Sûreté ou sécurité ?

Il nous a semblé plus intéressant de renverser la perspective de la peur médiatique. Son envers, son enjeu, est bien l'assurance que nous partageons, que nous invoquons et que nous construisons par les médias. Pour définir cette construction, cette reconstruction d'une "*securitas*", nous nous risquons à poser le terme générique de "*rassurance*". Tout en reniant une typologie exclusive dans son interprétation, nous avons repris

⁷Notre corpus s'étend sur seize mois (décembre 1990 à mars 1992). Il compte 478 articles et "brèves" traitant du sida parus dans sept quotidiens belges (*La Dernière Heure-Les Sports, La Libre Belgique, La Meuse-La Lanterne, La Nouvelle Gazette, Le Peuple, Le Soir, La Wallonie*), deux hebdomadaires belges (*L'Instant, Le Vif-L'Express*) et trois quotidiens français (*Le Figaro, Libération, Le Monde*). Nous avons écarté la presse médicale ainsi que la presse homosexuelle en raison des spécificités de leurs cibles. Nous reprenons ici, en l'adaptant au propos présent, l'analyse que nous avons réalisée dans le cadre de M. LITS, *op.cit.*

⁸ "On assiste à une sorte de marchandage : les médecins offrant leur caution scientifique, la presse leur proposant les feux de la rampe médiatique." N. MAURIAC, *op.cit.*, p. 16.

à l'analyse historique des peurs d'un autre temps les indices laissés par la linguistique. En examinant l'usage des morphèmes “*sécurité*” et “*sûreté*”, Jean Delumeau⁹ a montré la nécessité, éprouvée au fil du temps, de dissocier la communication d'un sentiment subjectif de “*securitas*” de celle d'un sentiment plus objectif :

Sécurité exprime "la croyance bien ou mal fondée qu'on est à l'abri de tout péril"¹⁰ tandis que sûreté connote surtout des réalités et des situations concrètes : mesures de précaution, garanties diverses, caractère d'une personne de confiance, lieu où on ne craint pas d'agression, fermeté du pied qui marche, de la main qui écrit, du coup d'œil qui apprécie, etc.¹¹ L'évolution du langage a donc tiré les deux mots issus de *securitas* dans deux directions différentes, encore que complémentaires. Mais leur origine commune explique que des interférences de sens se soient produites d'un terme à l'autre.

Ces inévitables contaminations entre les deux domaines de la subjectivité et de l'objectivité ne doivent pas cacher un fait essentiel : la langue française, à un certain moment, a éprouvé le besoin d'utiliser le mot sécurité pour compléter celui de sûreté qui ne paraissait plus suffire pour exprimer l'état d'âme procuré par des situations qui éloignent la crainte¹².

Nous appropriant ces notions de *sécurité* et de *sûreté*, nous avons recensé les occurrences de toute évocation ou connotation de la *rassurance*. Délaissant une approche comparative des différents supports, nous avons déterminé seize catégories de contenus présentes dans l'ensemble de notre corpus.

Définition des catégories :

Cas vécus vedettes : articles traitant de personnalités (cinéma, littérature, musique) atteintes par le sida.

Hémophiles : articles traitant du scandale français des hémophiles contaminés par transfusion sanguine.

Prévention BD : articles traitant de la prévention par le biais de la bande dessinée (Jo de Derib, principalement).

Prévention terrain : articles traitant des actions de prévention menées sur le terrain (écoles, milieu de la prostitution...).

Préservatifs : articles traitant des préservatifs (prévention, nouveautés).

⁹ J. DELUMEAU, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989.

¹⁰ *Encyclopédie* de D'ALEMBERT et DIDEROT, Neuchâtel, 1779, t. XXX, p. 546.

¹¹ Cf. notamment le mot "sûreté" dans FURETIERE et dans LITRE.

¹² J. DELUMEAU, *op. cit.*, p. 12.

Vedettes : articles traitant de l'intervention de vedettes (chanson, cinéma, TV) dans une campagne contre le sida.

Prostitution : articles traitant de la prostitution en tant que population à risques.

Religion : articles traitant des réactions du monde religieux face au sida.

Recherche : articles faisant état de la recherche scientifique, y compris les témoignages de médecins dans le cadre de cette recherche.

Statistiques : articles faisant état d'études statistiques sur le sida.

Faits divers : articles faisant état de faits divers dans lesquels intervient le sida (cf. morsure par un sidéen...).

Homosexualité : articles traitant des homosexuels en tant que cible à risques.

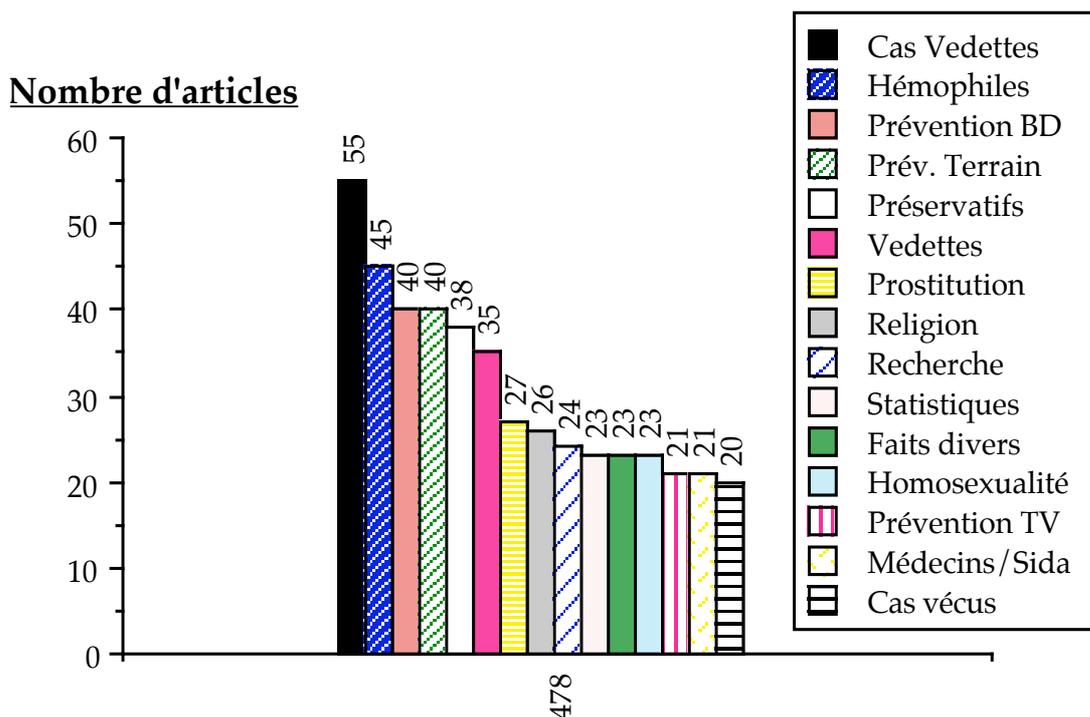
Prévention TV : articles traitant des actions de prévention à la télévision (clips, téléfilms).

Médecins face au sida : articles traitant de la réaction personnelle des médecins face au sida (cf. peur, refus d'opérer...).

Cas vécus : articles traitant de personnes atteintes par le sida (témoignages, cas de personnes connues par le seul fait de leur maladie cf. Kimberley Bergalis).

Traitement : articles faisant état du traitement des sidéens.

L'occurrence de ces catégories se présente comme suit :



Il est difficile, face à de tels résultats, de ne pas noter l'importance des articles portant sur les vedettes atteintes du sida (55 articles, soit 11,5%). Si on y adjoint les articles traitant de l'engagement de vedettes dans la cause du sida, sans indiquer si elles sont porteuses du virus HIV, on atteint près de 19% avec 90 articles. Mais on remarquera que si l'on tient compte des diverses catégories de "prévention" que nous avons établies (BD, terrain, TV) et que, de même on considère que la catégorie "préservatifs" rejoint cette méga-catégorie, cette dernière s'impose largement avec 139 articles, soit 29% des occurrences.

Ce constat n'est pas innocent. On pourrait, en effet, rattacher a priori les articles traitant des vedettes à un registre plus subjectif et regrouper les articles touchant à la prévention sous une sensibilité plus objective. Ce serait aller vite en besogne. Une lecture un peu plus fine des articles montre qu'un article consacré à une vedette atteinte du sida peut fort bien user de deux registres différents. Mais il ne faudrait pas négliger l'imbrication globale, ici démontrée, d'un discours plus axé sur l'enjeu scientifique et d'un traitement plus narratif de l'actualité du sida.

Safe sex

“Je veux que tous, particulièrement les jeunes, réalisent qu'ils peuvent pratiquer le *safe sex*”, déclare Magic Johnson dans un article de *Libération*¹³. Si nous avons choisi un exemple parlant de *safe sex*, c'est parce que cette notion, que nous rangerons sous le concept de *sûreté*, nous semble emblématique. Elle englobe une manière de parler de la sexualité, de l'amour, de la vie et de la mort en mettant la peur à distance. Pour reprendre l'expression de Jean Delumeau¹⁴, il s'agit bien de “mesures de précaution”, de “garanties diverses”. Journaliste et lecteur habitent ce “lieu où on ne craint pas d'agression”. Ils partagent cette “fermeté du pied qui marche, de la main qui écrit, du coup d'œil qui apprécie”. Nous placerons donc du côté de la *sûreté* le discours scientifique (“Les chances d'attraper quoi que ce soit sont infimes, explique Tom Skinner du Center for Disease Control.”¹⁵), statistique (“En effet, près de 60.000 Américains seraient aujourd'hui atteints du sida...”), préventif (“Nous recommandons à tout le monde de suivre nos normes de précautions universelles”). La “*sûreté*” connote surtout des réalités et des situations concrètes”.

Croyance

La *sécurité* ne donne plus à partager que des sentiments, “la croyance bien ou mal fondée qu'on est à l'abri de tout péril”¹⁶. En se rangeant du côté de la croyance, on abandonne la certitude scientifique (“Elle ne serait pas, dit-on, la seule de ses patients aujourd'hui séropositifs”), on entre dans le doute (“Deux des patients de Baltimore ont d'ailleurs décidé de traîner l'hôpital en justice pour ne pas les avoir prévenus de l'état de santé du chirurgien avant l'opération”), mais on partage également l'espoir (“Mais si plusieurs cas devenaient publics, les choses pourraient changer”).

Prenant la phrase comme unité de comptage, nous avons relevé toutes les occurrences de la “*securitas*” dans les articles du *Soir*¹⁷. Comme on le verra, les proportions de *sécurité* et de *sûreté* sont très diverses.

¹³F. FILLOUX, Le lancer-franc de Magic Johnson, séropositif", in *Libération* du 9-10 novembre 1991.

¹⁴J. DELUMEAU, *op. cit.*, p.12.

¹⁵Cet exemple, comme ceux qui le suivent, est extrait de O. ISRALSON, "Patients et médecins se méfient les uns des autres", in *Le Soir* du 26 décembre 1990.

¹⁶J. DELUMEAU, *op. cit.*, p. 12.

¹⁷ Soit 73 articles de notre corpus global. Notre choix s'est porté sur le journal *Le Soir* en raison d'une répartition des catégories de contenu proche de celle de l'ensemble de notre corpus global.

CATÉGORIES	Nbre. d'art.	SÉCURITÉ	SÛRETÉ
Cas vécus	1	95,45%	4,55%
Vedettes	12	85,72%	14,28%
Faits divers	3	75%	25%
Religion	4	66,6%	33,4%
Préservatifs	5	62,5%	37,5%
Prévention BD	7	60%	40%
Homosexualité	1	53,85%	46,15%
Hémophiles	8	50%	50%
Statistiques	3	50%	50%
Traitement	1	50%	50%
Prostitution	3	45,45%	54,55%
Recherche	2	44,44%	55,56%
Médecins face au sida	3	40,81%	59,19%
Cas vécus vedettes	10	40%	60%
Prévention TV	3	33,33%	66,67%
Prévention terrain	7	10%	90%

On remarquera que les cas vécus par “monsieur tout le monde”, tout comme les faits divers, sont largement du côté de la *sécurité*. C'est le sentiment instable qui prédomine : le sida frappe chez nos semblables comme il pourrait frapper chez nous demain.

Il est assez logique de retrouver la catégorie “religion” dans la *sécurité*. Nous l'avons noté, la *sécurité* est de l'ordre de la croyance. Lorsqu'un évêque prend position contre une bande dessinée consacrée au sida, cela se traduit en termes de références morales mettant à l'abri du danger.

Le traitement de la catégorie “vedettes” tranche nettement sur celui des “cas vécus par des vedettes”. L'engagement de stars dans les campagnes contre le sida fait largement appel à la communion de sentiments et même à la croyance. En télévision, cette tendance a été parfaitement illustrée par le “Freddie Mercury Tribute”¹⁸. Liz Taylor ouvrait la soirée par un véritable prêche en appelant à la communauté et à l'espoir : “Nous sommes 72.000, ici, ce soir. Regardez-vous les uns les autres... Vous êtes jeunes, le monde a besoin de vous, ne laissez pas cela vous arriver. Protégez-vous”. David Bowie a poursuivi cette logique jusqu'au bout en s'agenouillant sur scène pour réciter un surprenant Notre Père.

Il n'est pas mort pour rien

A l'opposé, même si la sécurité n'est pas absente de la catégorie “cas vécus par des vedettes”, leur maladie, voire leur mort, est davantage marquée par la prévention : “... plusieurs personnalités, parmi les plus en vue, ont décidé d'annoncer leur séropositivité... Ces cas indiquent, mieux que de longues explications, combien le virus apprécie toutes les couches, toutes les sphères de la population. En un mot comme en cent : nul n'est à l'abri”¹⁹. Dans ce type d'articles on retrouve régulièrement une sorte d'exorcisme de la peur et de la mort basé sur le “il n'est pas mort pour rien”.

Globalement, on relèvera encore que la prévention, dans son ensemble use plus de *sûreté* que de *sécurité*. Ceci s'explique sans doute par le fait que le récit médiatique est un récit sur un récit. En parlant de campagnes de prévention, on met en abîme les processus de sensibilisation plus proches des sentiments que des réalités scientifiques. Pour le journaliste il importe plus de rendre compte du bien-fondé et de l'efficacité d'une campagne que d'en emprunter les effets de persuasion. Les articles consacrés aux préservatifs et à la prévention par la bande dessinée sont ceux qui utilisent le plus de références à la *sécurité*. On pourrait tenter d'expliquer ce phénomène par l'engagement du journaliste qui écrit un papier sur un tel sujet qui reste délicat pour bon nombre de supports. De même, la catégorie “prévention BD” est largement marquée, dans notre corpus, par la

¹⁸ Concert d'hommage à Freddie Mercury (20/04/1992), chanteur du groupe *Queen* décédé des suites du sida.

¹⁹ “Le sida tue toujours plus”, in *La Dernière Heure-Les Sports* du 30 décembre 1991.

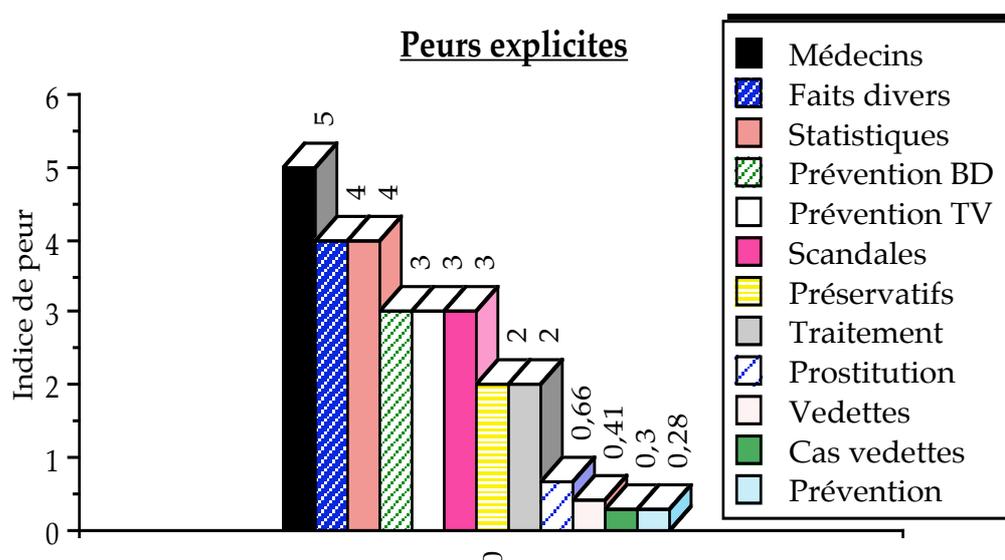
polémique provoquée par l'album "Jo" de Derib. Ici aussi, l'engagement des polémistes, comme celui des journalistes peut expliquer cette tendance à la *sécurité*.

Les catégories "homosexualité" et "prostitution" sont proches d'une égalité entre *sécurité* et *sûreté*. Ce partage nous semble répondre à l'aspect sensationnel des sujets, mais également à leur traitement manifestement préventif.

De même, les catégories "hémophiles", "statistiques" et "traitements" se distribuent entre *sécurité* et *sûreté*. Là où on pouvait s'attendre à un discours totalement marqué par la *sûreté* (statistiques, traitement), et là où on aurait plutôt prévu un discours de *sécurité* (scandale des transfusions), on découvre un travail journalistique équilibré. On ne cède ni au discours des assurances scientifiques, ni à l'indignation.

Appréhender la peur

Pour compléter cette lecture de la *rassurance*, nous avons procédé à un relevé des expressions explicites de la peur (cf. *peur*, *panique*, *angoisse*, *terroriser*...). Nous en revenons ainsi au point de départ de notre lecture du sida. Voici la fréquence moyenne d'occurrence des termes explicites de peur, dans notre corpus des articles du journal *Le Soir* :



On notera, tout d'abord, que les catégories "Religion", "Recherche", "Homosexualité" et "Cas vécus" ne contiennent aucune expression

explicite de peur. On ne peut donc, dans ces cas, faire de lien entre la prédominance d'une *rassurance* basée sur un sentiment plus subjectif (“cas vécus” et “religion”) et l'expression explicite de la peur.

Nous remarquerons encore que la prévention “BD” et “TV” ne dédaigne pas l'usage d'un vocabulaire de peur. On peut y voir un outil de persuasion. Mais les remarques que nous avons déjà faites sur la mise en abîme des outils de sensibilisation trouvent aussi à s'appliquer ici.

Nous écarterons la catégorie “Médecins face au sida” qui, relatant l'attitude de médecins dans des situations risquées, devait naturellement faire mention de la peur. Par contre les “Faits divers” cumulent une prédominance de la *sécurité* et une forte proportion de peur explicite. Le fait divers ne serait-il pas le lieu privilégié de la mise en scène de nos peurs? Par la mise à distance de la narration, par l'identification possible à ces acteurs qui ne sont pas bien différents de nous, ne participons-nous pas, journalistes et lecteurs à un jeu de *rassurance* ? Ne jouons-nous pas à nous faire peur, pour nous dire, en définitive que tout ceci n'est qu'un jeu, même si... ?

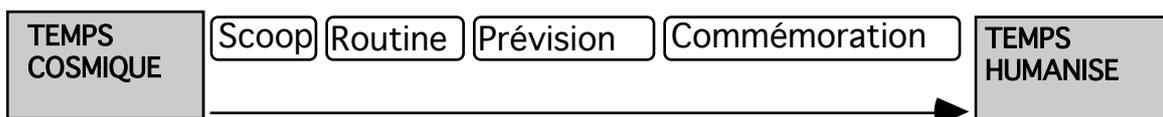
2. Approche d'une dynamique de la pratique journalistique au travers de récits de pratiques

Dans le cadre de ce colloque, nous avons retenu de cette première approche textuelle que le récit journalistique entrecroisait sécurité et sûreté. C'est dans cet entrecroisement que l'on peut déceler la raison de l'incompréhension des services de prévention du sida face au refus de transmission systématique de l'information que leur opposent les journalistes. Pour explorer cette piste et comprendre les représentations journalistiques de ce récit du sida, nous avons extrait quelques considérations de l'analyse que nous menons actuellement sur les récits de pratiques des journalistes de *La Libre Belgique*.²⁰

Pour appréhender le traitement journalistique de l'événement, il faut tout d'abord rappeler un continuum, allant du flux temporel (cosmique)

²⁰ *La Libre Belgique* est un quotidien francophone de la capitale, à caractère national et catholique. Sa diffusion payante se situe entre 67.000 et 70.000 exemplaires ; ce qui le situe loin derrière son concurrent, le journal *Le Soir* (145.000 à 150.000 exemplaires de diffusion payante), tout comme derrière l'autre journal catholique, *Vers l'Avenir* de forte implantation locale (120.000 exemplaires de diffusion payante). *La Libre* compte une cinquantaine de rédacteurs engagés et connaît, depuis plusieurs années, un contexte de crise.

non maîtrisé à l'appropriation du temps par sa mise en forme narratologique (temps humanisé). Nous nous limiterons volontairement, à ce stade, à une suggestion arbitraire de la disposition sur cet axe de catégories d'événements "journalistiques".



Par *scoop*, nous entendons une information exclusive qu'un journaliste est seul à médiatiser et qui ne sera reprise par un méga-récit journalistique ambiant qu'avec décalage par rapport à cette publication unique. On le voit, nous sommes donc ici dans l'unicité, la "sensation" d'être en prise, en phase avec le flux temporel. La *routine* recouvre, dans le sens que nous lui donnons ici, le traitement journalistique d'informations dites "chaudes" dans un espace quotidien, mais dont le journaliste sait, en raison de la nature de la source de son information (dépêche d'agence, conférence de presse, scoop d'un concurrent...), qu'elles seront reprises par la presse toute entière. La *prévision* caractérise les informations dites "froides". C'est dire qu'elles sont préparées dans un terme de publication qui n'est pas encore précisé. Ceci peut concerner des sujets dits "de société" ou "magazine", mais également des informations qui prendront, à un moment indéterminé, une valeur d'information "chaude". C'est par exemple le cas des nécrologies de personnalités encore vivantes. Rentre donc dans cette catégorie ce que le jargon journalistique appelle généralement des "frigos". Enfin, la *commémoration* voit le journaliste se pencher sur les anniversaires de toutes sortes. Nous sommes donc ici à l'extrême de notre continuum, la valeur d'information journalistique relevant du plaisir de la répétition et perdant tout caractère d'unicité. En ce sens, on remarquera l'inversion qui s'opère entre la conception historique, qui a pour ambition l'approche d'un événement unique et "réel", et donc proche d'un temps cosmique, et la commémoration journalistique. Celle-ci, bien que partageant l'ambition de réalité, procède d'une échelle de valeurs opposée dont on peut situer la différence dans le laps de temps que le scientifique estime nécessaire à sa démarche critique, alors que le journaliste fait de la conjonction de sa méthodologie critique et de la rapidité son étalon de satisfaction.

En posant ainsi les choses, il va sans dire que nous réduisons significativement la richesse des relations que nous prétendons explorer. Notons que cette modélisation, bien que sommaire, nous semble mettre en lumière cette même richesse. Ainsi, si nous prenons l'exemple du sida, en tant que sujet journalistique (c'est-à-dire en tant qu'événement appréhendé par la catégorie de traitement journalistique), on constate d'emblée qu'il relève diachroniquement, mais également synchroniquement, des diverses catégories de l'axe que nous avons dessiné. De fait, le journaliste qui le premier, a médiatisé le scandale du sang contaminé, tenait le scoop de sa vie. Par contre, chaque jour, les agences inondent les rédactions de dépêches annonçant une statistique rendant compte de la progression de la maladie ou rapportant les dernières déclarations d'un scientifique. De même, il est logique de préparer des dossiers intemporels sur le sida ou de constituer un "frigo" sur telle ou telle *star* séropositive dont on prévoit rationnellement qu'on aura, tôt ou tard, à annoncer le décès. Chaque année également, la conférence mondiale sur le sida oblige le journaliste à rappeler à son public la découverte de la maladie et les désormais traditionnelles étapes de son récit.

Bien que rapidement brossée, cette intrication des diverses postures temporelles de la pratique journalistique concernant un même sujet montre combien nous ne pouvons que chercher à définir un réseau de dynamiques et non une prétendue *naturalité* de l'événement. C'est d'ailleurs intentionnellement que, s'agissant du sida, nous avons parlé de *sujet* et non d'*événement*. On pourrait bien sûr objecter que la découverte du scandale du sang contaminé est un événement, alors que le sida ne serait qu'un thème, voire un récit journalistique. Ce choix d'un degré de définition plus fin, bien que légitime, nous semble reporter la question fondamentale et non la résoudre. En effet, il est évident qu'on pourrait aisément recommencer le petit jeu de la déclinaison de cet événement selon les diverses postures temporelles de la pratique journalistique.

Pour compléter les vues traditionnelles développées par la sociologie de l'information de tradition anglo-saxonne, il nous semble que plusieurs logiques événementielles et temporelles coexistent dans la pratique journalistique au sein d'une même rédaction. De même, il n'est plus nécessaire de démontrer la relative subjectivité des critères de sélection de l'événement avancés dans le discours journalistique. Cependant il nous semble intéressant de montrer comment, dans une boucle narrative et

mimétique, tenant compte du texte informatif, des conditions de production et de l'augmentation narrative²¹ de la réception, on dégage des logiques diverses et concomitantes.

Ainsi dans ce travail, encore en élaboration, il nous apparaît que les récits de pratiques des journalistes d'une même rédaction permettent de dégager une dynamique propre au sujet du sida. Nous n'entendons pas en donner ici une lecture complète ; mais plutôt attirer l'attention sur quelques éléments aptes à nourrir la réflexion qui nous est proposée par ce colloque. Nous proposons ici un ordonnancement interprétatif provisoire des récits de pratiques portant sur le sida.

Un récit transcendant

La Libre Belgique, nous l'avons dit, est un journal catholique. Bien entendu, cet engagement, s'il n'est pas renié, ne se vit et ne s'exprime plus comme au siècle dernier ou comme au milieu de ce siècle. Cependant, on constate que l'appréhension morale du sujet du sida est totalement absente des récits de pratiques journalistiques. Au contraire, le sida est appréhendé comme un événement "purement" journalistique, majeur et incontestable. Il s'inscrit parfaitement dans une logique journalistique d'évaluation de l'importance de l'événement : "C'est primordial", "C'est le plus grand événement de la fin du siècle". Ce jugement rejoint la conscience d'une fonction journalistique claire qui confine à la mission sociale : "Chacun doit s'interroger dans cette rédaction. C'est là qu'on voit si on est libre". En définitive, on peut dire que les représentations journalistiques définissent le sujet du sida sous un mode de transcendance. Il excède presque les critères traditionnels de la raison journalistique : "Le sida s'est imposé", "On ne peut pas ne pas en parler". On constate d'ailleurs qu'il est cité spontanément lorsqu'on demande aux journalistes d'indiquer les sujets journalistiques importants de ces dernières années.

Un récit en contradiction avec la logique journalistique

On constate très nettement, lorsqu'on interroge les journalistes de manière plus précise, que cette transcendance du récit du sida se heurte pourtant aux principes journalistiques traditionnels. Ces nuances, ces

²¹ Par "augmentation narrative", on entend, en référence aux travaux narratologiques de Ricœur, l'élaboration de réalité et d'identité par le processus de la triple mimésis.

réserves éclairantes surgissent d'ailleurs systématiquement après l'affirmation de la transcendance du sujet.

Le récit du sida est tout d'abord présenté comme victime d'une routine, d'un épuisement du sujet : "On ne peut pas donner les chiffres toutes les semaines", "Guibert, ça suffit pour le lecteur", "On ne sait plus très bien comment en parler autrement". En ce sens, on pourrait penser, pour reprendre l'axe temporel que nous avons proposé, que le récit du sida rejoint le flux temporel, après s'en être extrait sous un mode singulier.

Concomitamment à cette perte d'intérêt du sujet, les journalistes réclament une plus grande maîtrise de leurs pratiques et de leurs récits. Bien qu'ils soient conscients, comme nous l'avons dit, de leur responsabilité sociale, ils redéfinissent leur identité professionnelle en récusant le rôle de "courroie de transmission" que les instances chargées de la prévention tendraient à leur faire endosser : "Avec les gens de la prévention, il faudrait tout dire, n'importe comment et tout le temps", "Mon métier n'est pas de répéter ce que des politiques voudraient me voir répéter". La critique des professionnels de la prévention se fait d'ailleurs en se référant à ce qui est traditionnellement l'instance suprême pour les journalistes : le lecteur. Dans le cas de *La Libre*, c'est ici qu'on voit réapparaître la dimension morale dont nous avons dit qu'elle était par ailleurs absente : "Notre lectorat ne peut pas admettre ce genre de campagne. Nous ne sommes pas le Kamasutra"²².

Au-delà de cette perte d'intérêt journalistique du sujet du sida en tant que tel, on constate que l'analyse que font les journalistes des pratiques individuelles (les siennes comme celles des collègues) va également dans le sens d'une dilution du récit. Ceci se traduit tout d'abord par une prise en compte des diverses sensibilités des journalistes. Dans certains cas, ce constat s'accompagne de l'évocation de la vie privée de collègues ; des circonstances particulières pouvant expliquer une approche différente du sida. On notera, au passage, que la conscience et l'affirmation de l'aspect "pluraliste" des opinions et représentations des journalistes constituant la rédaction conforte l'importance de la boucle mimétique et de "l'augmentation de réel" que constitue l'élaboration d'un récit médiatique global, par stratification de récits individuels.

²² Cette remarque doit être replacée dans le contexte d'une campagne de prévention, refusée par le quotidien en raison du caractère trop explicitement sexuel des silhouettes représentées.

Cette individualisation de l'appréhension se marque dans l'organisation de la rédaction par la caractéristique de transcendance du sujet du sida. Il existe bien, comme dans toutes les rédactions un "Monsieur sida" chargé du suivi de ce dossier. Mais la dimension transversale sociale du sida fait qu'il échappe à la catégorisation traditionnelle. Ainsi, on traite du sida aussi bien en société qu'en santé, en religion, en économie, en littérature, en culture, en international ou encore en sport.

Si tous sont susceptibles de raconter le sida, on constate que la seule ligne de partage qu'on puisse dessiner entre des traitements différents, ne se situe pas, toujours selon les récits de pratiques, entre rubriques, mais bien entre "jeunes" et "vieux" journalistes. Il apparaît clairement que la référence morale, rapidement évacuée, trouve à se redéfinir ici.

Enfin, cette dilution du récit du sida est également évaluée par les récits de pratiques sur un mode économique. On sait à quel point ce contexte marque fortement les rédactions aujourd'hui. Mais alors que le sujet est censé s'imposer, on constate qu'on conteste son ampleur dans le journal "à une époque où l'espace est compté". Le sida est alors évalué sous l'angle de la rentabilité journalistique en termes d'exclusivité ("Quand on en parle, tout le monde en parle"), de concurrence ("Magic Johnson, ça paie à la *DH*²³, pas chez nous. *Le Live Aid*, ça paie en TV, pas en presse écrite") et d'adéquation à la demande supposée du public ("L'opération était intéressante en termes de prévention. Mais ça n'intéresse pas notre lecteur. Ils n'ont même pas compris pourquoi on faisait ça").

La position pragmatique qu'adoptent les journalistes face à cette contradiction, entre la transcendance du sujet et la dilution de son intérêt journalistique, se traduit dans les termes classiques de l'émotion et de la proximité : "J'en parle quand je trouve un angle intéressant. Quand ça touche les gens, quand c'est belge ou quand ça touche les sentiments. Les statistiques c'est quand il faut". On notera simplement, tant le débat est autre et vaste, que ces thèmes de l'émotion et de la proximité sont une constante des récits de pratiques journalistiques dans leur ensemble. Leurs aspects polysémiques et abstraits sont le signe de dynamiques, de

²³ *La Dernière Heure-Les Sports*, quotidien populaire et sportif appartenant au même groupe que *La Libre*.

contradictions parfois, dont nous nous contenterons de dire qu'elles montrent la complexité des critères de mise en forme du récit médiatique.

Vers une logique du scoop ?

Nous retiendrons cependant que la forme du récit journalistique sur le sida est multiple et mouvante. Elle se heurte aujourd'hui à la routine, à l'uniformité des sources, à la faible maîtrise journalistique. D'événement exceptionnel avec lequel les critères journalistiques traditionnels ne pouvaient que trouver une parfaite adéquation, on passe progressivement à une dilution du sujet. Le récit du sida aurait tendance à se décliner sur les modes de la prévision et de la commémoration ; ce qui nous permettrait d'humaniser, de relativiser nos peurs. Mais, dans le même temps, la perte d'unanimité journalistique quant à la transcendance de ce sujet, explique la prise de distance par rapport aux attentes des professionnels de la prévention. Si le sida fait bien aujourd'hui partie du traitement quotidien, de routine, en prévision et en commémoration, on peut sans doute avancer l'hypothèse que sa valeur singulière ayant décliné, son traitement sous un mode de scoop n'en prendra que plus de "valeur" à l'avenir. Sans doute est-ce là que se joueront nos futures représentations de la maladie, des peurs qu'elle suscite et de sa place dans la société.